Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 4 (1883)
Heft: 4

Artikel: Explorations du Dr Junker sur le haut Ouellé : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-132104

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mais qu'on avait, selon l'usage, conservé dans sa case, fumé et enveloppé dans des tissus, jusqu'après la nomination d'un successeur.

La « British and African Steam Navigation Company, » qui a déjà 20 navires pour le service de la côte occidentale d'Afrique, en a fait construire deux autres, d'un faible tirant d'eau, pour pouvoir leur faire franchir les barres des rivières basses. Ils seront appelés le *Lagos* et le *Calabar*.

Le Comité des Missions anglicanes a accepté, pour ses stations du Niger, les services de M. le Dr Percy Brown, qui s'est offert pour travailler dans une partie du champ des missions.

Ne pouvant consentir à renoncer à aucun des territoires de la république de Libéria, le sénat de Monrovia paraît disposé à soumettre la question des limites septentrionales de cet État, au sujet desquelles il est en désaccord avec l'Angleterre, à l'arbitrage des États-Unis ou des grandes puissances civilisées.

Le *Wyoming* amène des États-Unis en France le prince Ulysse Parklew, futur souverain du royaume de Pessah, allié à la république de Libéria. Ce prince, âgé de 16 ans, est élevé à l'européenne; deux précepteurs, MM. Brown et Stewart, l'ont conduit en Amérique; après lui avoir fait visiter la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ils le reconduiront au Pessah.

Le nouveau roi du Cayor a fait visite au gouverneur de Saint-Louis, auquel il a promis d'aider de toutes ses forces à la construction de la voie ferrée. Dans deux ou trois semaines la section de Dakar à Rufisque sera terminée.

Les travaux du chemin de fer du Haut-Sénégal continuent avec activité; Médine est relié à Kayes.

Jusqu'ici la pêche du corail sur les côtes d'Afrique se faisait surtout dans la Méditerranée, devant la Calle. Depuis quelques années les pêcheurs vont dans l'Atlantique, spécialement aux îles du Cap Vert, dont le professeur Greef a étudié les coraux, qu'il a trouvés identiques à ceux de la Méditerranée. En 1879 et 1880, le produit de la pêche à l'île de Thiago a été de 3000 kilog.; il y avait en particulier des coraux rouge pâle très estimés. Dès lors il s'est formé des sociétés pour exploiter les côtes du Cap Vert.

M. Piazzy Smith a communiqué au journal anglais *Nature*, d'après une correspondance de Santa Cruz, capitale de Ténériffe, que le pic de Teyde, qui n'avait pas eu d'éruption depuis 1798, est de nouveau entré en activité au commencement de 1883; un fleuve de lave est descendu de son sommet encore couvert de neige.

EXPLORATIONS DU Dr JUNKER SUR LE HAUT OUELLÉ [1]

Dès la plus haute antiquité, les problèmes relatifs à l'hydrographie de l'Afrique ont occupé les esprits. Hérodote, Ptolémée et ses successeurs,

[1] Cette livraison est accompagnée d'une carte dressée sur celles du Dr Junker,

ont porté leur attention sur le système du Nil ; après eux l'étude générale du cours inférieur des grands fleuves fut reprise par les Portugais, qui lui firent faire des progrès. Mais c'est surtout à Livingstone que se rattachent les travaux qui devaient permettre de résoudre les grandes questions du Zambèze, du Nil et du Congo ; l'impulsion donnée par lui fit surgir la pléiade des Speke, des Grant, des Burton, des Baker, des Cameron, des Stanley, des Serpa-Pinto, et aujourd'hui, quoiqu'il reste beaucoup à faire, on peut dire que les bassins de ces grands fleuves sont assez approximativement déterminés. Celui de l'Ouellé en revanche l'est encore fort peu ; aussi est-ce vers lui que se portent actuellement les regards. Ce n'est pas qu'il ait été complètement laissé de côté jusqu'ici. Déjà en 1855, Escayrac de Lauture, et après lui les frères Poncet, Heuglin, Miani, Piaggia, Schweinfurth surtout, avaient fourni des renseignements qui auraient pu faire comprendre l'importance de cette étude ; mais il est difficile de pénétrer au delà du bassin du Nil, où les brigandages exercés par les chasseurs d'esclaves, et par les expéditions égyptiennes en quête de l'ivoire, dont le gouvernement a le monopole, ont causé chez les Niams-Niams et les Mombouttous une défiance bien naturelle. En outre le danger auquel le cannibalisme de ces populations expose les voyageurs explique pourquoi ils ont été, jusqu'à présent, si peu nombreux dans cette région.

Tout le monde se rappelle la marche de Schweinfurth « au cœur de l'Afrique » de 1868 à 1870, ses relevés des affluents du Nil Blanc, sa découverte des sources du Djour au mont Baginsé, et celle des Akkas, peuple de pygmées déjà mentionnés par Aristote. On n'a pas oublié non plus l'enthousiasme dont il fut saisi à son arrivée au bord de l'Ouellé, le 19 mars 1870 ; celui de Mungo Park, posant la première fois le pied sur les rives du Niger, n'avait pas été plus grand. « Depuis mon départ de Khartoum, dit Schweinfurth, la même question agitait mon esprit : le fleuve coulait-il de l'est à l'ouest ? Si ses eaux se dirigeaient vers l'est, le problème jusqu'alors inexpliqué de la plénitude du lac Mvoutan était résolu ; si elles coulaient à l'ouest, elles n'appartenaient pas au système du Nil. Enfin l'Ouellé m'apparut, il envoyait au couchant ses flots sombres et profonds. » C'est à ce voyageur que nous

de Schweinfurth et de Potagos. Pour les dernières explorations, nous avons dû nous contenter d'indications approximatives, la carte du Dr Junker, qui accompagnait un de ses rapports aux *Mittheilungen de Gotha* ne leur étant pas parvenue, non plus que ce rapport.

devons nos premières informations sur la Gadda et le Kibali, qui forment l'Ouellé, sur le volume de leurs eaux, leurs crues, leur altitude (de 700 m. environ), comme sur les montagnes au sud de la résidence de Mounza, contreforts occidentaux de la chaîne que Baker avait vue au N.-O. du Mvoutan, et dont il estimait la hauteur à 2500 m. De toutes les observations qu'il avait faites et des renseignements qu'il avait recueillis, il concluait que l'Ouellé ne pouvait appartenir qu'au bassin du Chari. Les Mombouttous et les Niams-Niams donnaient tous à l'Ouellé une direction O. N.-O. ; plusieurs d'entre eux l'avaient suivi pendant des jours et des jours, jusqu'à un endroit où il s'élargit au point que les arbres de l'autre rive ne sont plus visibles, et qu'enfin on ne voit que l'eau et le ciel. Ils affirmaient que les riverains de la partie méridionale de ce lac, car ça devait en être un, étaient vêtus d'étoffes blanches, et se mettaient à genoux pour dire leurs prières. Mais toutes les questions par lesquelles Schweinfurth chercha à résoudre le problème n'aboutirent qu'à cette réponse dérisoire, que lui donna un jour son interprète mombouttou, qu'à l'O. S.-O., où naquit Mounza, en un endroit appelé Madimmo, il y avait une étendue d'eau aussi grande... que le palais du roi ! Malgré son ardent désir d'arracher au cœur de l'Afrique son secret, il dut revenir vers le nord, au Bahr-el-Ghazal, laissant à d'autres le soin de continuer les recherches commencées.

Miani s'est avancé vers l'ouest jusqu'à Bakangaï, par 24° 10′ long. E. de Paris. Potagos a fourni, sur les affluents septentrionaux de l'Ouellé jusqu'au 20° 40′, des renseignements qui ne peuvent être négligés dans l'étude du cours moyen de ce fleuve. Mais aujourd'hui, nous voulons nous en tenir aux parties explorées par le Dr Junker, en amont du point touché par Potagos, en exposant d'abord les études du voyageur russe dans la région des sources du Kibali et de la Gadda. C'est là en effet que le conduisit son premier voyage, en 1877 et 1878. Encore nous bornerons-nous à relever, dans cette première exploration à l'ouest du Nil Blanc, dans les mudiriehs de Rohl et de Makaraka, les recherches qui eurent pour but de déterminer le bassin et les sources du Djei, affluent du Bahr-el-Ghazal, et la ligne de partage des eaux de ce tributaire d'avec celles du Kibali, partie supérieure de l'Ouellé.

Dans ce premier voyage il était descendu de Kabayendi, dont il avait fait son quartier général jusqu'à la sériba de Wau, près du Djour, tantôt coupant, tantôt suivant l'itinéraire de Schweinfurth ; et l'observation qu'il fit déjà alors, des fréquents changements de place des établissements arabes pour l'exploitation de l'ivoire et de la traite, n'est pas sans

importance pour la cartographie. Un très petit nombre des séribas indiquées dans la carte de Schweinfurth se trouvaient encore, en 1877, à l'endroit où elles étaient sept ans auparavant. Tel était le cas de celles de Roumbeck, dans le mudirieh de Rohl, et de Ghattas dans celui du Bahr-el-Ghazal. Par suite de la mauvaise administration de Abd-es-Ssammat et de ses gens, des 17 stations qui, à l'époque de Schweinfurth, existaient de Ghattas à Gosa, il n'en restait plus que quatre en 1877 : celles de Gosa, de Mandouggou, de Kanna et de Siruhr. Là où en 1868 régnait, dans les séribas, l'abondance en grain et en bétail, Junker trouva la misère. Sur tout ce parcours il ne vit pas une pièce de bétail, et souvent même il dut céder de son blé aux propriétaires des séribas actuelles. De grandes étendues de pays avaient été dépeuplées et ruinées, tous ceux qui avaient pu échapper aux corvées et à l'esclavage avaient émigré et trouvé un refuge chez Mbio, chef niam-niam. Mais nous laissons de côté cette région déjà parcourue par Schweinfurth, pour suivre Junker dans le Makaraka, où les principales stations étaient alors celles de Wandy, de Makaraka, de Kabayendi, de Rimo et de Ndirfi.

Depuis que le gouvernement égyptien avait monopolisé le trafic de l'ivoire, elles étaient entre les mains de fonctionnaires égyptiens, appuyés chacun de 150 soldats environ, chargés de veiller à l'exécution des ordres donnés aux chefs nègres, et d'aider à la perception des impôts. Au sud du Makaraka s'étend un territoire demeuré, jusqu'en 1877, fermé aux explorations géographiques, quoique depuis longtemps les agents des trafiquants arabes y fissent des incursions et des razzias pour se procurer de l'ivoire, des esclaves et du bétail. Pour obtenir l'ivoire, ils entretenaient des relations amicales avec quelques chefs puissants en pays éloignés ; ceux-ci l'acquéraient en forçant les chefs moins forts à le leur livrer, puis chaque année le gouvernement envoyait des expéditions pour le chercher : c'est ainsi que ces expéditions visitaient les chefs de Ganda chez les Kakouak, de Lemihn chez les Kalika, et de Luggar au sud du Kibali.

De Kabayendi le Dr Junker fit une excursion vers le S.-O., pour déterminer la ligne de partage des eaux entre le Rohl, le Djau, le Tondj, affluents du Bahr-el-Ghazal, et l'Akka, la Garamba et le Kotschou qui, par le Dongou, portent leurs eaux à l'Ouellé.

Du côté du S.-E. le pays va en s'élevant, jusqu'aux sources du Kibali. Le long de sa route le voyageur signale, à l'est les monts Keni, Korbé, Mouga et Maja, et à l'ouest l'Ottogo et le Ouado, dans le voisinage duquel le Djei prend sa source. Un peu au sud du Mouga s'ouvre la

belle vallée du Kindé, affluent du Bibé, le principal tributaire de la rive droite du Djei. Les palmiers, les dattiers, les bananiers, que l'on y retrouve après en avoir été privé longtemps, et de hauts acacias lui donnent l'aspect d'un parc. Au delà se trouve la ligne de faîte entre le Nil et l'Ouellé, sans hautes montagnes, dans un terrain rocheux, très coupé. La végétation arborescente est moins abondante chez les Kalika, qui sont essentiellement agricoles et élèvent du bétail ; nulle part Junker n'a vu chez les nègres autant de bestiaux. Au sud de Lemihn, les bois de haute futaie reparaissent dans la vallée du Kibali, mais plus loin les arbres sont remplacés par des prairies et des champs cultivés de doura à tiges de la hauteur d'un homme, de fèves, de courges, de patates douces, etc. ; les collines en pente douce sont arrosées dans toutes les directions par de petits cours d'eau, le long desquels seulement croissent de magnifiques arbres ; tout y rappelle un district agricole de notre Europe. Quant au Kibali il est formé d'une multitude de petites rivières qui descendent du versant occidental des montagnes situées au N.-O. de l'Albert Nyanza, et que Junker a appelées : monts Gessi, Gordon, Baker, Emin, Speke, Schweinfurth, Junker, etc. Aux endroits où il l'a traversé, chez les Kalika, près du 2° 40′ lat. N., le Kibali n'avait qu'une vingtaine de pas de large, et $0^{m},70$ de profondeur, mais courait rapidement sur un lit de sable.

Les recherches du Dr Junker sur le cours supérieur de l'Ouellé ne devaient pas se borner à ce premier voyage. Revenu en Europe pour se reposer quelques mois, il en repartit vers la fin de 1879, pour le pays des Niams-Niams et des Mombouttous. Grâce aux recommandations de Schweinfurth et aux soins de Gessi pacha, alors gouverneur du Bahr-el-Ghazal, il gagna rapidement la sériba de Wau, point extrême N. O. de son expédition antérieure, et de là, jusqu'à Dem-Békir, il suivit la route de son prédécesseur. Mais, à peine y était-il arrivé, que le bruit de sa venue se répandit chez les Niams-Niams et y jeta l'effroi. Accoutumés à voir leur territoire parcouru et dévasté par les expéditions égyptiennes, devant lesquelles parfois ils s'enfuient de leurs habitations et laissent leurs champs sans culture, leurs inquiétudes se réveillèrent à l'ouïe de l'arrivée de Junker, qu'ils prenaient pour un frère du gouverneur Gessi, se le représentant suivi d'une nombreuse escorte militaire. Il fallut que Ndorouma, un de leurs grands chefs, qui perçoit lui-même des autres princes niams-niams indépendants, l'ivoire à livrer au gouvernement égyptien, et qui personnellement était disposé à satisfaire aux demandes de celui-ci, vint à Dem-Békir, pour s'informer des intentions

de l'explorateur. Junker eut beau lui donner l'assurance qu'il ne viendrait chez les Niams-Niams qu'avec son compagnon de voyage, Bohndorf, et quelques serviteurs, Ndorouma ne fut tranquillisé que lorsque dix soldats qui l'avaient escorté jusqu'à Dem-Békir eurent été renvoyés. Après cela Junker put commencer, le 7 mai 1880, sa marche vers le S. E., à travers le haut pays d'où descendent plusieurs affluents du Djour, à l'est de la ligne de faîte du bassin des principaux affluents de l'Ouellé mentionnés par Potagos, le Tsigo, le Proungo, le Béti. Il franchit l'un de ceux-ci, le Rongo, sous le 6° lat. N., près de la résidence du chef Issa, et en entrant dans le bassin de l'Ouellé remarqua un changement dans la végétation ; ce fut là en particulier qu'il rencontra les galeries si admirablement décrites par Schweinfurth ; tandis que plus au nord, les plantes disparaissent à l'époque de la saison sèche, ici, par suite de l'abondance des eaux en toute saison, elles deviennent permanentes, et s'ajoutent à la flore de l'équateur pour donner à toute la végétation un caractère spécial. Des arbres énormes, plus élevés que les palmiers d'Égypte, croissent le long des rives des nombreux cours d'eau, et y abritent des tiges moins élevées dont les cimes s'échelonnent sous leur ombre. Vus du dehors, ces bois ressemblent à un mur de feuillage, l'enceinte franchie, on se trouve dans une avenue, ou plutôt dans un temple dont la colonnade soutient la triple voûte. Les piliers de cette nef ont en moyenne 30 mètres de hauteur, les plus bas de 20 à 25 mètres. Des galeries moins grandes s'ouvrent à droite et à gauche, et donnent accès à des bas côtés remplis, comme l'avenue principale, des murmures harmonieux du feuillage. Il passa ensuite près des sources du Bokou, affluent du Mbomou qui, contrairement aux renseignement fournis à Schweinfurth, pour sa carte, coule aussi vers l'ouest, et enfin il s'arrête à la sériba Lacrima, non loin de la résidence de Ndorouma, près de laquelle jaillit l'Ouerré, qui se dirige vers l'ouest, au nord des monts Gangaras. Une fois établi là, il vit arriver des messagers d'un grand nombre de princes niams-niams, qui commençaient à voir en lui un protecteur contre les violences des expéditions égyptiennes.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés (IIme année, p. 131 et 211) de son séjour chez les Niams-Niams ; nous avons hâte de le suivre vers l'Ouellé et chez les Mombouttous. Mentionnons cependant auparavant les indications qui lui ont été données sur l'existence, à l'ouest du pays de Ssassa, d'une grande rivière, au delà de laquelle les habitants prient selon le rite mahométan ; ils seraient en

rapport avec l'Adamaoua, d'où on leur amènerait des chèvres et des moutons très beaux.

Profitant d'une expédition conduite par Sémi, chef niam-niam, habitant au nord du Mbomou, et vassal du gouvernement égyptien qui lui fournit des armes et des soldats nègres pour recueillir l'ivoire, il la suivit à travers le territoire de Ndorouma, qui s'étend au S.-O. sur une longueur de 85 kilom., et d'où descendent une quantité de rivières coulant vers l'ouest pour se jeter dans l'Ouerré; d'autres se rendent à la Gourba, qui a 25 pas de large au sud de Palembata, et que l'on ne peut passer, non plus que le Mbrouélé qui en a 75, qu'avec l'agrément des Mangballés, tribu mombouttoue de la rive septentrionale de l'Ouellé, possesseur des bateaux nécessaires pour passer ces deux rivières. Deux princes de cette tribu, hostiles aux Abarmbos, Mombouttous encore indépendants de l'autre rive de l'Ouellé, cherchèrent à entraîner l'expédition égyptienne dans leur parti contre leurs adversaires. Junker déclara qu'il garderait une stricte neutralité. Il n'en passa pas moins, avec Sémi et ses gens, la Gourba et le Mbrouélé, dans les bateaux des Mangballés, ce qui fit croire aux Abarmbos que les Mangballés et l'expédition égyptienne faisaient cause commune. Les Mangballés ayant fait entrer leurs bateaux dans l'Ouellé, le cri de guerre retentit de toutes parts. Sémi attaqua imprudemment les canots des Abarmbos, pendant que Junker parlementait avec Mambanga, prince mombouttou, indépendant aussi, qui refusait à Sémi l'entrée sur son territoire. Il se détacha de l'expédition égyptienne, passa chez Mambanga, et, de sa résidence, par 3°45′ lat. N. et 24°40′ long. E. de Paris, il envoya chez les Abarmbos un message pour les engager à faire la paix et à livrer l'ivoire qu'ils avaient en leur possession. Il réussit à les persuader, mais il dut renoncer temporairement à se rendre vers l'ouest, à travers le pays des Amadis, aux monts Gangaras et Badindés, jusque chez Rafaï, et passer des semaines chez Mambanga. Depuis la mort de Mounza, si cruellement assassiné par Youssouf pacha[1], c'est le plus puissant prince mombouttou, il n'a point de rapports avec les stations égyptiennes, Ali, Abdallah et Abd-el-Mihn, établies à l'est du Mombouttou, et s'oppose à la venue de soldats sur son territoire; mais il est cannibale comme tous ses gens; on n'enterre aucun mort et chaque décès est expié par le meurtre d'une victime humaine que l'on mange. Sous tous les autres rapports, Junker a trouvé cette tribu supérieure aux autres nègres, surtout par l'administration,

[1] V. IIme année, p. 131.

les usages domestiques et la considération accordée aux femmes. Il fut témoin, comme Schweinfurth l'avait été, des horreurs commises par ces cannibales. Pour s'y soustraire, il envoya son serviteur Faradj-Allah avec ses bagages, par bateau, à la sériba Ali, au confluent de la Gadda et du Kibali, tandis que lui s'y rendit par terre, malgré les obstacles considérables que présente l'état des chemins au sud de l'Ouellé pendant la saison des pluies. En effet, quoique le fleuve ait des bords élevés de 6 m. à 8 m. au-dessus du niveau des hautes eaux, ses petits tributaires du sud débordent presque tous. Il visita la station de Abd-el-Mihn, puis remonta vers le nord, à l'emplacement de la résidence de Mounza près de laquelle mourut Miani. Plus à l'est, ont été fondées, dans le pays des Gambaris, des stations destinées à amener la soumission des princes indigènes. Les difficultés que les fonctionnaires égyptiens suscitèrent à l'explorateur lui firent comprendre la nécessité d'éviter à l'avenir les employés arabes, et de se rendre à Bakangaï, plus à l'ouest, où n'en stationne aucun, quoique le chef de cette localité livre son ivoire au gouvernement égyptien. Auparavant cependant, il revint, le 3 décembre 1880, à son quartier général près de Ndorouma. Il y reçut la visite du prince Ssassa qui habite au sud du Mbomou, ainsi que celle du chef Kipa, qui réside dans la partie occidentale du territoire des Niams-Niams et l'invita à venir chez lui ; il résolut de s'y rendre et de nouer de là des relations avec Bakangaï, au delà de l'Ouellé. Pendant son absence, Bohndorf avait mesuré, à l'aide de la montre et de la boussole, la route depuis la frontière du territoire de Ndorouma jusqu'à Kipa, et l'avait trouvée de 200 kilom. ; en cet endroit, l'Ouerré avait 50 m. de large.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE [1]

La question du Zaïre. Droits du Portugal. Mémorandum. (Lallemant frères), Lisbonne, 1883, in-8°, 79 p. — Cette publication datée du 24 décembre dernier émane du Comité africain de la Société de géographie de Lisbonne, et tend à établir les droits du Portugal sur tout le cours inférieur du Congo. Elle pose en principe, tout d'abord, que la souveraineté d'un État civilisé sur les territoires qu'il déclare lui appartenir se fonde, d'après le droit international, sur la découverte, la possession et la reconnaissance de ces territoires, et montre, par des exemples empruntés à l'histoire, que la Russie, les États-Unis, la France, l'An-

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*